

JEAN-LUC LAGARCE

**J'étais dans ma maison
et j'attendais
que la pluie vienne**

préface

Alexandra Moreira da Silva

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

<i>PRÉFACE</i>	9
<i>J'ÉTAIS DANS MA MAISON ET J'ATTENDAIS QUE LA PLUIE VIENNE</i>	31
<i>SUR LA PIÈCE</i>	85
Chronologie	85
Retour sur l'écriture	90
Synopsis de la pièce	99
<i>L'AUTEUR</i>	105
Chronologie	105
Découvrir d'autres textes	111
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	117

Texte intégral

Couverture

Reproduction d'un brouillon corrigé de la main de l'auteur
Document issu du fonds « Jean-Luc Lagarce » conservé à l'IMEC – imec-archives.com

© 2018, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-517-8

PRÉFACE

Ciel voilé et quelques éclaircies

Les montagnes se dressent depuis fort longtemps,
et le vent souffle de la même façon que lorsque
Homère, même s'il n'a jamais existé, l'a entendu.

Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'ART DE CONTER

Le regard prolonge le paysage et la parole suit.
L'Aînée donne le ton. « Tenues l'une à l'autre ¹ »,
cinq femmes dans une maison à la campagne *disent*,
racontent leur histoire. *J'étais dans ma maison et
j'attendais que la pluie vienne* est avant tout cela :
un récit intime, « une sorte de poème ² » où chaque
personnage dit sa *vérité*.

Elles, les cinq femmes, attendent le retour du fils,
du *jeune frère* chassé par le père « dans sa colère, sa
violente colère, / *une de ces colères terribles à faire
trembler les murs* ». Il a quitté la maison pour ne plus

ALEXANDRA MOREIRA DA SILVA est maître de conférences à l'institut d'études théâtrales de l'université Paris-III (Sorbonne-Nouvelle), traductrice, dramaturge et critique. Elle a traduit en portugais six textes de Jean-Luc Lagarce dont *J'étais dans ma maison...* (1998) et a collaboré à la mise en scène de José Martins en tant que dramaturge (Portugal, 1998). Membre du comité scientifique de l'Année (...) Lagarce, elle est l'auteure de l'article « Briser la forme : vers un "paysage fractal" », in *Jean-Luc Lagarce dans le mouvement dramatique* (2008).

1. Toutes les citations sans référence sont tirées du texte *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*.

2. Jean-Luc Lagarce, *Journal, 1990-1995*, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, 2008, p. 378.

y revenir. Et pourtant elles l'attendent, l'ont toujours attendu. Il rentre enfin, un soir de printemps ou d'été. L'Aînée est sur le seuil de la porte, elle attend *le jeune frère*, la pluie, l'apaisement. Et voilà qu'elle le voit arriver. Qu'il arrive enfin, qu'il serait enfin arrivé, rentré à la maison après toutes ces années de silence, tel Ulysse, le roi d'Ithaque, le roi errant. À présent, il est – il serait peut-être – dans sa chambre. Elles, les cinq femmes, cinq Pénélopes en deuil de leurs propres vies, veilleuses d'un temps tragique et lointain, surveillent celui qui est rentré malade, mourant ou simplement épuisé, et attendront encore. Entre *cris et chuchotements*, elles nous raconteront, *se racontent*, leur histoire et « l'absence de cette histoire³ » – une histoire « qui en passe par son absence⁴ », dirait Marguerite Duras –, la vie quotidienne, ce qu'elle fut, ce qu'elle deviendra, ce qu'elle pourrait devenir aussi. À présent, elles passeront leur temps, *le reste de leur temps* « à se dévorer les souvenirs, à se voler l'amour disparu, à se refaire l'histoire, se rejouer le Monde⁵ » – *tout à la fois*.

Elles n'ont pas de nom. Elles marchent à pas lents. Leurs gestes viennent d'ailleurs, ils remontent à la nuit des temps féminins : se relayer, laver, ranger la chambre, guetter les bruits, surveiller le moindre mouvement, écouter à la porte, prendre soin, attendre qu'il s'éveille, être là, tendues, le corps en avant, attendre, surveiller la vie et la mort... Elles n'ont pas d'âge. Nous pouvons leur donner un âge

3. Jean-Luc Lagarce, *Music-Hall*, in *Théâtre complet*, vol. III, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, 1999, p. 102.

4. Marguerite Duras, *La Vie matérielle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994, p. 35.

5. « Synopsis de la pièce », *infra*, p. 101.

approximatif : la Plus Vieille, la Mère, l'Aînée, la Seconde, la Plus Jeune. Elles auraient pu s'appeler Kilissa, comme la nourrice d'Oreste qui par amour, par dévouement, est aussi sa mère dans la tragédie, Clytemnestre, la mère, et ses filles Électre, Chrysothémis et Iphigénie ; mais aussi Anfissa, l'autre nourrice, celle des *Trois Sœurs*, Olga, Macha, Irina et encore Natalia ; ou Poncia, Bernarda, Angustias, Martirio et Adela, comme les femmes du drame lorquien *La Maison de Bernarda Alba* ; Première, Deuxième, Troisième, comme les veilleuses du drame statique *Le Marin* de Pessoa ; Solange et Claire, les bonnes de la tragédie cérémonielle de Genet ; Suzanne et Louise, les deux sœurs du « roman-photo » d'Hervé Guibert ; Anna, Agnès, Karin et Maria, les femmes du huis clos familial de Bergman... Une *femme, toutes les femmes*, comme « Un Garçon, tous les garçons » dans *Le Pays lointain*.

De toute évidence, dans *J'étais dans ma maison...*, Jean-Luc Lagarce prend le parti des femmes. Malgré leur anonymat – condition de l'homme tragique contemporain⁶ –, ces personnages féminins « existent » : « mon corps ne m'abandonnera pas », annonce la Seconde, tout en réclamant la vie, l'existence concrète de ce corps pourtant meurtri par la tristesse. Ces femmes traversent non seulement toute son œuvre mais aussi l'histoire du théâtre et l'histoire de la littérature. Par ailleurs, la famille anonyme, qui dans le théâtre moderne et contemporain a remplacé les maisons légendaires, les grandes familles tragiques,

6. « [...] c'est de plus en plus la figure de l'homme ordinaire, voire de l'homme quotidien, qui va porter le tragique. » Jean-Pierre Sarrazac, *Critique du théâtre 2 : du moderne au contemporain, et retour*, Strasbourg, Circé, coll. « Penser le théâtre », 2015, p. 158.

les Atrides, les Labdacides, les Lancastre ou les York, n'est pas pour autant moins complexe, moins sombre, voire moins en désordre⁷.

Les trois pièces de Jean-Luc Lagarce qui constituent ce que nous pourrions peut-être appeler « la trilogie du retour » – *Juste la fin du monde* (1990), *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* (1994) et *Le Pays lointain* (1995) –, dont le canevas serait *Retour à la citadelle* (1984), offrent un cadre suffisamment vaste pour que devienne perceptible, à travers les différents personnages, l'inéluctable présence de ce désordre originel qui rend parfois la maison invivable. La loi du secret à l'œuvre dans la famille lagarcienne, et par conséquent l'échec auquel est vouée toute tentative de partage (de l'amour, de la mort, de la tendresse, du désarroi...) ne seraient pas sans rapport avec le désir de voiler, peut-être même de surmonter la déchéance provoquée par le désordre. Les trois titres évoquent l'étendue de cette loi ancestrale : la maison, le pays, le monde. À l'évidence, où qu'il aille, le fils sera sous l'emprise du secret – comme Œdipe, comme Hamlet. Après le « mal de dire⁸ » dans *Juste la fin du monde*, il ne lui reste que le silence absolu, voire l'existence fantomatique devant celles qui l'ont toujours attendu, qui ont « toujours tellement imaginé sa vie », son « beau et long voyage [...] à travers le Monde », que toute parole désenchantée leur semblerait inconcevable. Mais si les hommes portent voire sont portés par le secret, les femmes le gardent,

7. Élisabeth Roudinesco, *La Famille en désordre*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2002.

8. Jean-Pierre Thibaudat, *Jean-Luc Lagarce*, Paris, Culturesfrance, coll. « Auteurs », 2007, p. 77.

elles en sont les gardiennes, les dépositaires⁹, comme Jocaste, comme Lady Macbeth, comme Œnone. « Garder le secret, c'est évidemment le dire comme non-secret, en cela qu'il n'est pas dicible¹⁰ », affirme Maurice Blanchot. La « maison » est donc l'espace intime du secret devenu non-secret. Aussi faudra-t-il non seulement le raconter, mais surtout le réinventer. Autrement dit, se disputer le retour du *jeune frère*, (re)jouer son départ, affronter enfin le désordre et son pouvoir ultime – le silence :

On ne disait rien à son père, on ne parlait pas et son père encore jamais ne nous disait un mot de ça, son départ [...].

On ne demandait rien, on attendait ce garçon, on se relayait sur le pas de la porte à regarder la route [...].

Nous n'en parlions pas, on restait là à espérer, c'est le mot [...], rien d'autre.

p. 61-62

Or, c'est ce désordre qui se dessine en filigrane dans la cellule familiale lagarcienne, où la parole déborde et fait déborder l'irruption du féminin, que Jean-Luc Lagarce a voulu mettre en œuvre, et ce depuis ses toutes premières pièces. Entre 1977 et 1978, Jean-Luc Lagarce prépare deux projets pour la Roulotte – sa compagnie officiellement créée le 24 mars 1977 – inspirés des grands textes antiques : *Clytemnestre*, un montage de textes à partir d'Homère, Euripide, Eschyle et Sophocle, distribué entre deux

9. « Si ton mal est de ceux qu'on doit tenir secrets, / voici des femmes qui pourront avec moi t'assister », dit la Nourrice à Phèdre. Euripide, *Hippolyte*, in *Tragédies complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988, p. 222.

10. Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1980, p. 203.

personnages-narrateurs, « Elle » et « Lui », et *Elles disent...*, une adaptation de l'*Odyssee* d'Homère¹¹. Si, comme l'explique Jean-Pierre Thibaudat, dans le premier, Jean-Luc Lagarce écrit avec les mots des autres – il jongle avec les textes de différents auteurs, les réunit, leur donne une forme sans vraiment se soucier de leur origine, sans intervenir dans leur structure, « il n'écrit, pas il compose¹² » –, dans le second, il en est tout autrement. Les vingt-quatre chants d'Homère deviennent chez Lagarce dix-sept scènes qui se libèrent du texte originel pour devenir geste original et écriture personnelle. Un chœur de personnages féminins – Calypso, Circé, Nausicaa et Pénélope, la mère – attend le retour d'un homme, Ulysse, après une longue absence. Télémaque, le fils, est présent. Force est de constater que dans *Elles disent...* nous retrouvons les thèmes majeurs de l'œuvre lagarcienne – le départ, l'attente, le retour –, comme l'attestent ces répliques de Pénélope adressées à son fils Télémaque dans ce discours prémonitoire d'une histoire à venir :

Dire que tu vas partir, que tu t'en vas, que tu es parti. [...] Est-ce que tu sais que j'ai peur?... Est-ce que tu sais que toi aussi?... Que je le sais ?

[...]

Ne le promets pas. Ne promets pas de revenir vite, très vite [...]. Ne dis rien. Ne me demande surtout pas d'attendre, de regarder souvent sur la mer de l'autre côté des terrasses¹³.

11. Les deux pièces ont été créées à l'Atelier du Marché de Besançon, *Clytemnestre* en octobre 1978 et *Elles disent...* en janvier 1979.

12. Jean-Pierre Thibaudat, « Lagarce, de Clytemnestre à Ulysse », in *Europe*, n° 969-970, janvier-février 2010, p. 100.

13. Jean-Luc Lagarce, *Elles disent...*, texte inédit, archives Lagarce, IMEC, 1978.

Elles, les cinq femmes de *J'étais dans ma maison...*, ne regarderont pas la mer, cette mer grecque, mythique et lointaine, mais elles regardent « le ciel », « la campagne qui descend doucement et s'éloigne », « la route qui disparaît au détour du bois ». Elles n'entendront pas « le vent qui fait le moins de bruit possible contre les palais¹⁴ » mais, dans leur maison, elles attendent « que la pluie vienne ». Elles ne verront pas non plus arriver « les navires qui ramènent les héros, les vainqueurs¹⁵ », cependant le fils, *le jeune frère* rentre à la maison, « revenu de ses guerres » : une voiture le dépose, il est seul, « épuisé », peut-être malade, mourant. Nulle aventure à raconter, nulle victoire, nulle défaite non plus. Elles auraient voulu l'accueillir en héros, qu'il soit à la fois Ulysse, l'homme du retour chez soi, de la longue vie avec les siens, et Achille, l'homme de la mort glorieuse, de la gloire impérissable, qu'il leur fasse le récit de son voyage, leur livre ses guerres, ses batailles – « et vainqueur, quoi d'autre ? » Mais le temps des héros tragiques est révolu. Peut-être lui reste-t-il quelque chose d'Oreste, le fils, le frère exilé qui revient non pas pour venger son père ou pour assassiner sa mère mais plutôt pour se laisser mourir. Le crime – si crime il y a eu – n'est plus le but de l'action, du *retour*. Du reste, la dispute, le combat entre le père et le fils, l'absence de nouvelles, le mépris, le rejet, « n'avoir que faire de la vie de ceux qui vous aiment », tous ces *crimes-là*, ils ont beau émerger du passé, c'est vers l'avenir que les cinq femmes regardent. L'emploi systématique de ce que nous appellerons, avec Tzvetan Todorov, *le futur*

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*